



## L'ÉCOSOCIALISME COMME « UTOPIE CONCRÈTE »

En partant d'Ernst Bloch

[Michael Löwy](#)

Association EcoRev' | « EcoRev' »

2022/1 N° 52 | pages 129 à 139

ISSN 1628-6391

DOI 10.3917/ecorev.052.0129

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-ecorev-2022-1-page-129.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Association EcoRev'.

© Association EcoRev'. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# L'écosocialisme comme « utopie concrète »

En partant d'Ernst Bloch

Michael Löwy

*Ernst Bloch s'est revendiqué d'une utopie radicale qui saisisse la vérité dernière en s'opposant à la facticité du monde « tel qu'il existe ». De ce projet quasi prophétique, Michael Löwy en fait un point de départ pour asseoir sa conception de l'écosocialisme, fondée sur l'utopie concrète qui est telle parce qu'elle conjugue l'élan de Bloch avec la prise en compte de la possibilité réelle de sa réalisation.*

Les utopies peuvent jouer un rôle important dans les mouvements de basculement historique en inspirant les acteurs sociaux qui aspirent à des changements profonds.

Au commencement de cette histoire se trouve Thomas More. Ce singulier personnage, à la fois précurseur du communisme (son nom figure sur une stèle soviétique du Kremlin qui célèbre les ancêtres du mouvement) et saint de l'Église catholique, est l'inventeur du mot « utopie », qui n'existe pas en grec. Il l'a formé en unissant le mot grec *où*, qui veut dire « non », au mot *topos*, « lieu ». L'île Utopia, qu'il décrit en détail dans son roman de 1516, est donc un « non-lieu », un monde qui n'existe pas (encore). La description de cette société utopique harmonieuse s'accompagne, chez Thomas More, d'une critique implacable de la société anglaise de son temps, où les paysans sont expulsés de leurs terres par de riches propriétaires insatiables, qui remplacent les êtres humains par des moutons, « transformant les maisons et les terres cultivées en un désert ».

Je passe sur cinq siècles d'utopies : elles sont d'abord spatiales, avec le voyage vers un lieu imaginaire (comme chez Thomas More), puis situées

dans l'axe temporel, c'est-à-dire dans l'avenir: d'abord, sous une forme religieuse, dans le millénarisme (Thomas Münzer, l'anabaptisme), puis, sous une forme profane, à partir de Sébastien Mercier (18<sup>e</sup> siècle). Mais l'âge d'or des utopies sociales est le 19<sup>e</sup> siècle, avec les socialismes dits utopiques (Saint-Simon, Fourier, Owen). Je saute tout de suite à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, quand Friedrich Engels prend aimablement congé de l'utopie – tout en lui rendant un hommage appuyé – pour lui substituer la science.

Le premier penseur à re-valoriser l'utopie au 20<sup>e</sup> siècle a été Gustav Landauer, dans *La révolution* (1907) (1). Socialiste libertaire juif, fasciné par la culture gothique du Moyen Âge et par les hérésies chrétiennes, Landauer ne va plus opposer l'utopie à la science, mais l'utopie à la topie, l'aspiration à une justice sociale radicale face à la société telle qu'elle existe.

Quelque peu oublié aujourd'hui, Landauer a profondément marqué la conscience sociale des intellectuels critiques d'Europe centrale. Les deux principaux théoriciens de l'utopie, Karl Mannheim et Ernst Bloch, s'inspireront de ses travaux.

Avec *Idéologie et utopie* (1929) de Karl Mannheim (2), l'utopie devient un concept sociologique, un outil d'analyse de la réalité sociale et culturelle. Ce penseur n'est pas un utopiste, mais un scientifique social qui essaye de comprendre le phénomène. À son avis, on trouve deux formes de système de représentation sociale. La première, c'est l'idéologie, qui s'oriente vers la reproduction de l'ordre établi et recouvre une fonction conservatrice; la seconde, c'est l'utopie, qui s'oriente vers la rupture de l'ordre établi et recouvre une fonction subversive. Bien entendu, il s'agit de types idéaux. D'ailleurs, une même forme de pensée peut être utopique à un certain moment et idéologique à un autre.

Pour Mannheim, les principales formes d'utopie sont l'utopie libérale, l'utopie socialiste/communiste et l'utopie chiliastique – dont Gustav Landauer est le représentant moderne. Sans être utopiste, Mannheim ne pense pas moins que l'utopie est une dimension néces-

(1) Gustav Landauer, *La révolution*, Arles, Éd. Sulliver, 2006.

(2) Karl Mannheim, *Idéologie et utopie*, Paris, Éd. de la MSH, 2006.

saire de la dynamique sociale et historique. « La disparition de l'utopie, écrit-il en conclusion de son livre, fait surgir une objectivité (*Sachlichkeit*) statique, où l'homme lui-même devient une chose » (3).

(3) *Ibid.*, p. 213.

## L'utopie d'Ernst Bloch

L'avis de Mannheim est partagé par Ernst Bloch, qui n'a rien d'un sociologue – il ressemble plutôt à un prophète vétéro-testamentaire égaré dans le 20<sup>e</sup> siècle. Il est souvent question d'utopie dans les premiers écrits de Bloch – *L'esprit de l'utopie* (1918), *Thomas Münzer* (1921) –, mais de façon allusive et peu rigoureuse. Ce n'est que dans *Le principe espérance* (1959) qu'on trouve une tentative de définition précise, qui se prévaut des travaux de Landauer et de Mannheim (généralement sans les citer), mais qui va bien au-delà dans la réflexion philosophique.

Personne n'a jamais écrit un livre comme celui-ci, brassant, dans un même souffle visionnaire, les présocratiques et Hegel, l'alchimie et les nouvelles de Hoffmann, l'hérésie ophite et le messianisme de Shabbataï Tsevi, la philosophie de l'art de Schelling et le matérialisme marxiste, les opéras de Mozart et les utopies de Fourier. Ouvrons une page au hasard : il est question de l'homme de la Renaissance, du concept de matière chez Paracelse et Jakob Böhme, de *La sainte famille* de Marx, de la doctrine de la connaissance chez Giordano Bruno et du livre sur la *Réforme de l'entendement* de Spinoza (4). L'érudition de Bloch est tellement encyclopédique que rares sont les lecteurs capables de juger, en connaissance de cause, de chaque thème développé dans les trois tomes du livre. Son style est souvent hermétique, mais il dégage une puissante qualité suggestive : c'est au lecteur d'apprendre à filtrer les bijoux de lumière et les pierres précieuses semées par la plume poétique, et parfois ésotérique, du philosophe.

(4) La page en question se trouve dans Ernst Bloch, *Le principe espérance*, Paris, Gallimard, 1976, vol. 2, chap. 41 (« Les paysages de souhait ») dans la section intitulée « Bruno ou l'œuvre d'art infinie ».

Pour Bloch, l'utopie est tout d'abord un *rêve éveillé* orienté vers l'avenir, une *image de souhait* (*Wunschbild* : le mot apparaît déjà chez Mannheim), ou encore, dans une version poétique, un *paysage-de-désir*

(*Wunschlandschaft*). L'objet du rêve et du désir est un *non-encore-être* (*Noch-nicht-sein*), qui se trouve dans la réalité elle-même comme tendance ou latence. L'utopie, en d'autres termes est l'anticipation (*Vorschein*) d'un monde non-encore-devenu mais ardemment désiré.

J'ai eu la chance de connaître Ernst Bloch personnellement. Notre rencontre a eu lieu en 1974, dans son appartement à Tübingen, situé non loin de l'école (le *Stift*) où – comme il aimait souvent le rappeler dans ses écrits – en 1789, les jeunes Hegel, Schelling et Hölderlin ont planté un arbre de la liberté pour fêter la Révolution française. Il était déjà âgé de 89 ans, pratiquement aveugle, mais d'une impressionnante lucidité. Lors de notre entretien, l'une de ses remarques m'a beaucoup frappé ; elle résume la fidélité obstinée de toute une vie à l'idée de l'utopie :

*Le monde tel qu'il existe n'est pas vrai. Il existe un deuxième concept de vérité, qui n'est pas positiviste, qui n'est pas fondé sur une constatation de la facticité [...] ; mais qui est plutôt chargé de valeur (Wertgeladen), comme par exemple dans le concept "un vrai ami", ou dans l'expression de Juvenal *tempestas poetica* – c'est-à-dire une tempête telle qu'elle se trouve dans le livre, une tempête poétique, telle que la réalité ne la connaît jamais, une tempête menée jusqu'au bout, une tempête radicale. Donc une vraie tempête, dans ce cas par rapport à l'esthétique, à la poésie ; dans l'expression "un véritable ami", par rapport à la sphère morale. Et si cela ne correspond pas aux faits – et pour nous marxistes, les faits ne sont que des moments réifiés d'un procès, et rien de plus – dans ce cas-là, tant pis pour les faits (um so schlimmer für die Tatsachen), comme le disait le vieux Hegel (5).*

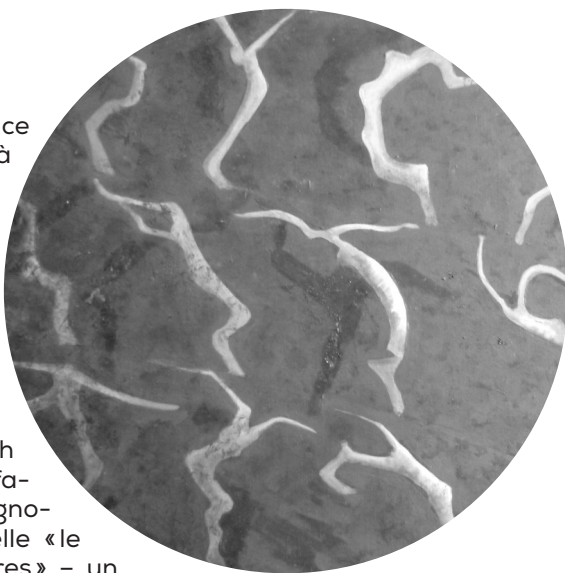
Bloch se réfère à l'hégélianisme marxiste mais cette opposition de la vérité radicale à la facticité du monde « tel qu'il existe » relève d'un esprit utopique qui lui est propre.

Comme chez la plupart des utopistes, depuis Thomas More, le complément nécessaire

(5) J'ai publié cet entretien en annexe de mon livre *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires. L'évolution politique de Lukacs 1909-1929*, Paris, Puf, 1976, p. 294.

de la pensée anticipatrice tournée vers le monde à venir est, chez Bloch, le regard critique envers ce monde-ci: la vigoureuse mise en accusation de la civilisation industrielle/capitaliste et de ses méfaits est un des thèmes principaux (souvent méconnus) du *Principe espérance*. Bloch cloue au pilori la «pure infamie» et «l'impitoyable ignominie» de ce qu'il appelle «le monde actuel des affaires» – un monde «généralement placé sous le signe de l'escroquerie», dans le lequel «la soif du gain étouffe tout autre élan humain». Il s'attaque aussi aux villes modernes froides et fonctionnelles, qui ne sont plus des foyers – *Heimat*, un des termes clé du livre – mais des «machines à habiter» réduisant les êtres humains «à l'état de termites standardisées». Niant tout ornement et toute ligne organique, refusant l'héritage gothique de l'arbre de la vie, les constructions modernes ressemblent au cristal de mort représenté par les pyramides égyptiennes. En dernière analyse, «l'architecture fonctionnelle reflète et même redouble le caractère glacial du monde de l'automation, de ses hommes divisés par le travail, de sa technique abstraite» (6).

Cette critique du capitalisme et de la technique moderne prend, dans certains de ses écrits, une tonalité écologique. Elle est motivée avant tout par l'exigence romantique d'un rapport plus harmonieux avec la nature. La technique bourgeoise n'entretient avec la nature qu'une relation marchande et hostile: elle «se trouve installée dans la nature comme une armée qui occupe un pays ennemi». Comme les penseurs de l'école de Francfort, l'auteur du *Principe espérance* considère que «le concept capitaliste de la technique dans son ensemble» reflète «une volonté de domination, de



(6) E. Bloch,  
*Le principe  
espérance*, op.  
cit., vol. I, p. 183,  
vol. II, p. 204-  
205, 298,  
349-352.

(7) *Ibid.*, vol.  
II, p. 267, 271,  
295, 302, 303.

relation de maître à esclave» avec la nature. Il ne s'agit pas de nier la technique en tant que telle, mais d'opposer à celle qui existe dans les sociétés modernes l'utopie d'une « technique d'alliance, une technique médiatisée avec la coproductivité de la nature », une technique « comprise comme délivrance et médiatisation des créations sommeillantes enfouies dans le giron de la nature » – formule empruntée (comme souvent chez Bloch, sans référence de source) à Walter Benjamin (7)

Le marxisme de Bloch était donc assez hétérodoxe : tandis que Marx avait pris congé de l'utopie et que Engels prônait, dans une célèbre brochure de 1888, le passage du socialisme « de l'utopie à la science », Bloch n'hésite pas à inverser cet ordre. Certes, il ne nie pas la nécessité de la science : le socialisme ne peut jouer son rôle révolutionnaire que dans l'unité inséparable de la sobriété et de l'imagination, de la raison et de l'espoir, de la rigueur du détective et de l'enthousiasme du rêveur. Selon une expression devenue célèbre, il faut fusionner le *courant froid* et le *courant chaud* du marxisme, tous les deux également indispensables. Cependant, il établit entre eux une claire hiérarchie : le courant froid existe *pour* le courant chaud, au service de celui-ci.

Quel est, à ses yeux, l'apport de Marx ? Contrairement aux utopies abstraites du passé – qui se limitaient à opposer leur image-souhait au monde existant – le marxisme est un savoir actif tourné vers la praxis transformatrice du monde et vers l'horizon de l'avenir, en partant des tendances et des possibilités objectives présentes dans la réalité elle-même : c'est grâce à cette médiation réelle qu'il constitue une *utopie concrète*.

On pourrait cependant élargir cette réflexion : d'autres courants, comme l'anarchisme, peuvent aussi être considérés comme des *utopies concrètes*. Et le même vaut pour des expériences du 21<sup>e</sup> siècle qui s'inspirent à la fois du marxisme et de l'anarchisme, comme le mouvement zapatiste du Chiapas – la principale référence de notre ami Jérôme Baschet – ou le Rojava, la région autonome kurde au nord de la Syrie. Sur

le terrain de l'écologie, on peut considérer comme des «utopies concrètes», par exemple, l'écologie politique d'André Gorz, l'écologie sociale de Murray Bookchin ou l'*écosocialisme*.

## Pour l'écosocialisme

Sans nier l'intérêt d'autres courants de l'écologie radicale, c'est-à-dire anti-systémique, j'ai fait, depuis quelques dizaines d'années, le choix de l'écosocialisme comme *alternative utopique concrète*. Je présenterai donc ici ma vision personnelle de cette proposition, pas nécessairement partagée, dans tous ses aspects, par d'autres écosocialistes.

Comme toute utopie critique, l'écosocialisme part d'un constat négatif au sujet du monde «tel qu'il existe»: un monde menacé d'une catastrophe écologique sans précédent, le changement climatique. Comme nous le savons grâce aux travaux du GIEC, si la température moyenne dépasse les 1,5°C de plus par rapport à la période pré-industrielle, un processus irréversible de changement climatique risque de s'enclencher. Quelles en seraient les conséquences? Citons quelques exemples:

- La multiplication d'incendies monstres comme celui de l'Australie, et, à terme, la destruction des forêts;
- La disparition des rivières et la désertification des terres;
- La fonte et la dislocation des glaces polaires et l'élévation du niveau de la mer, pouvant aller jusqu'à des dizaines de mètres, en faisant disparaître ainsi les principales villes de la civilisation humaine – Hong Kong, Djakarta, Calcutta, Venise, Amsterdam, Shanghai, New York, Rio de Janeiro.

Jusqu'où la température pourra-t-elle monter? À partir de quelle température la vie humaine sur cette planète sera menacée? Personne n'a de réponse à ces questions...

Ce sont des risques de catastrophe sans



précèdent dans l'histoire humaine. Il faudrait revenir au Pliocène, il y a quelques millions d'années, pour trouver une condition climatique analogue à celle qui pourra s'ins-taurer dans l'avenir, du fait du changement climatique. La plupart des géologues estiment que nous sommes entrés dans une nouvelle ère géologique, l'Anthropocène, où les conditions de la planète ont été modifiées par l'action humaine. Quelle action ? Le changement climatique a commencé par la révolution industrielle du 18<sup>e</sup> siècle, mais c'est après 1945, avec la mondialisation néolibérale, qu'il a effectué un saut qualitatif. En d'autres termes, c'est la civilisation industrielle capitaliste moderne qui est res-ponsable de l'accumulation de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère et donc du réchauffement global.

La responsabilité du système capitaliste dans la catastrophe imminente est largement reconnue. Le pape François, dans l'encyclique *Laudato Si* (2016), sans prononcer le mot « capitalisme », dénonçait « un système de relations commerciales et de propriété structurellement pervers », exclusivement fondé sur « le principe de maximisation du profit », comme responsable à la fois de l'injustice sociale et de la destruction de notre maison commune, la Nature.

Un mot d'ordre universellement scandé dans les manifestations écologiques partout dans le monde est : « Changeons le système, pas le climat ! » L'attitude des principaux représentants de ce système, partisans du *business as usual* – milliardaires, banquiers, « experts », oligarques, politiciens – peut être résumée par la phrase attribuée à Louis XV : « Après moi, le déluge ».

Le caractère systémique du problème est cruellement illustré par les comportements des gouvernements, tous (avec de rarissimes exceptions) au service de l'accumulation du capital, des multinationales, de l'oligarchie fossile, de la marchandisation générale et du libre-échange. Certains – l'ex-président des États-Unis, Donald Trump, le président du Brésil, Jair Bolsonaro, le Premier ministre australien, Scott Morrison – sont ouvertement écicides et climato-négationnistes.

## L'éco-socialisme est

Les autres, les «raisonnables», donnent le ton dans les réunions périodiques de la COP (Conférences des parties) qui se caractérisent par une vague rhétorique «verte» et une totale inertie. L'échec spectaculaire de la COP26 à Glasgow (octobre 2021) n'est que le dernier exemple de cette réalité.

**une utopie, au sens étymologique: une forme de vie qui n'existe pas, même si des tentatives partielles, des préfigurations locales, peuvent être signalées. Il est quelque chose comme un paysage-de-désir, une image de souhait, un rêve éveillé.**

L'Écosocialisme est fondé sur cette constatation: il n'y a pas de solution à la crise écologique dans le cadre du capitalisme, un système entièrement dévoué au productivisme, au consumérisme, à la lutte féroce pour les «parts de marché», à l'accumulation du capital et à la maximisation des profits. Sa logique intrinsèquement perverse conduit inévitablement à la rupture des équilibres écologiques, à la destruction des écosystèmes et au changement climatique.

Mais l'écosocialisme se veut aussi une alternative au monde tel qu'il existe, il est une *utopie*, au sens étymologique: une forme de vie qui n'existe pas encore, même si des tentatives partielles, des préfigurations locales, peuvent être signalées. Il est donc quelque chose comme un *paysage-de-désir*, une *image de souhait*, un *rêve éveillé*, pour reprendre les termes philosophiques et poétiques d'Ernst Bloch. Ou, pour utiliser la formulation de Karl Mannheim, un ensemble d'idées et d'aspirations qui s'oriente vers la rupture de l'ordre établi, en exerçant une fonction subversive.

L'Écosocialisme reprend à son compte quelques-unes des idées essentielles du socialisme, selon Marx: la suppression du système capitaliste, l'appropriation collective des moyens de production, la planification démocratique de l'économie. Mais il s'efforce de

débarrasser l'héritage socialiste du productivisme qui l'a caractérisé tout au long du 20<sup>e</sup> siècle, en intégrant, au cœur de son projet, l'apport écologique. Ce qui implique l'élimination des énergies fossiles, la réduction de la consommation globale d'énergie, la décroissance de la production, la suppression des activités inutiles (publicité) et nuisibles (industrie de guerre), ainsi que de l'obsolescence programmée.

L'utopie écosocialiste propose aussi la transformation des modèles de consommation, des moyens de transport, de l'urbanisme, du « mode de vie ». Bref, c'est beaucoup plus qu'une modification des formes de propriété : il s'agit d'un *changement de civilisation*, fondé sur des valeurs de solidarité, égalité, liberté et respect pour la nature. La civilisation écosocialiste rompt avec le productivisme et le consumérisme, pour privilégier la réduction du temps de travail et donc l'extension du temps libre dédié à des activités sociales, politiques, ludiques, artistiques, érotiques, etc. Marx désignait cet objectif par l'expression « règne de la liberté ».

Cependant, l'écosocialisme se veut une *utopie concrète*, qui ne se limite pas à dessiner une image-souhait, mais, pour utiliser l'expression d'Ernst Bloch, se veut "un savoir actif tourné vers la praxis transformatrice du monde". Il comporte donc une stratégie concrète pour le combat *ici et maintenant*. Il n'est pas question d'attendre que « les conditions soient mûres » : il faut susciter la convergence entre luttes sociales et luttes écologiques et se battre contre les initiatives les plus destructrices des pouvoirs au service du capital. C'est ce que Naomi Klein appelle *blockadia*. C'est avec des mobilisations de ce type que pourra émerger, dans les luttes, la conscience anticapitaliste et, peut-être, l'intérêt pour l'écosocialisme. Font parties de cette stratégie des propositions comme le Green New Deal, dans leurs formes radicales, qui exigent l'abandon effectif des énergies fossiles – au contraire de celles qui se limitent à recycler le « capitalisme vert ».

plus actuel. Les forces qui aujourd'hui se trouvent en première ligne de l'affrontement sont les jeunes, les femmes, les indigènes, les paysans. Un combat dangereux, comme le montre l'exemple de Berta Caceres, dirigeante indigène du Honduras, assassinée par des militaires en 2016 à cause de sa résistance à des projets de barrages écologiques. Les femmes sont très présentes dans le formidable soulèvement de la jeunesse lancé par l'appel de Greta Thunberg – une des grandes sources d'espoir pour l'avenir. Comme nous expliquent les écoféministes, cette participation massive des femmes aux mobilisations résulte du fait qu'elles sont les premières victimes des dégâts écologiques du système. Les syndicats commencent, ici ou là, à s'engager aussi. C'est important, car, en dernière analyse, on ne pourra pas battre le système sans la participation active des travailleurs des villes et des campagnes, qui constituent la majorité de la population. La première condition c'est, dans chaque mouvement, d'associer les objectifs écologiques (fermeture de mines de charbon, de puits de pétrole ou de centrales thermiques, etc.) avec la garantie de l'emploi des travailleurs concernés.

Avons-nous des chances de gagner cette bataille, avant qu'il ne soit trop tard ? Contrairement aux prétendus « collapsologues », qui proclament, à cor et à cri, que la catastrophe est inévitable et que toute résistance est inutile, nous croyons que l'avenir reste ouvert. Il n'y a aucune garantie que cet avenir sera socialiste et écologique : le « rêve éveillé » de l'utopie écosocialiste est l'objet d'un *pari* au sens pascalien. C'est-à-dire d'un engagement dans lequel on investit toutes ses forces, dans un « travail pour l'incertain ». Mais, comme le disait, avec une grande et simple sagesse, Bertolt Brecht : « Celui qui lutte peut perdre. Celui qui ne lutte pas a déjà perdu. »